

CHÂTEAU EN PLEURS

TOHÉ COMMARET

SARAH-ANAÏS DESBENOIT

Commissariat Fabien Danesi

Exposition du 12 juillet au 31 août 2024



Elles se connaissent depuis le collège, ont trainé ensemble à Vitry-sur-Seine où elles ont grandi, prenaient le bus 180 pour se rendre l'une chez l'autre, et se sont retrouvées toutes les deux au Fresnoy – Studio national des arts contemporains, dédié avant tout aux images en mouvement. Autant dire que ce *duo show* a quelque chose d'une évidence rare qui est synonyme ici d'amitié. Cette présence, faite de certitude et d'instabilité, qui porte à l'élan et à la complicité, est peut-être l'une des choses les plus précieuses que nous pouvons rencontrer au fil de notre existence.

Ainsi, *Château en pleurs* – avec son titre emocore – vient enregistrer cette entente intime entre Sarah-Anaïs Desbenoit et Tohé Commaret en croisant leurs œuvres et en engageant le dialogue de leur regard. S'il fallait trouver une figure qui les réunisse, celle du sommeil apparaîtrait comme un motif récurrent qui dessine la possibilité d'une porosité entre les mondes diurne et nocturne, entre la réalité et le rêve, le quotidien répétitif et l'intériorité qui refuse de s'y soumettre. Les deux artistes savent se raconter des histoires pour mieux faire disjoncter notre monde en mode alternatif, tant notre société hypermoderne est affaire d'électricité. Elles sont toutes les deux curieuses de ces forces invisibles qui sont au cœur de notre contemporanéité et qui nous lient à des périodes plus lointaines, des croyances plus sourdes, des bruissements plus charnels.

De tours urbaines en grotte humide, de dalle de béton en onde futuriste, leurs vidéos vibrent d'une intensité propre aux contes qui place le spectateur aux abords du fantastique. Ce merveilleux est l'expression du désir de ne pas se laisser enfermer dans des récits tout tracés, ceux que l'on nous impose à force de normalité.

Château en pleurs chuchote alors au visiteur de la Casa Conti - Ange Leccia qu'il existe des mouvements multiples - aussi bien lents qu'impétueux - qu'il faut parvenir à saisir pour dessiner la carte de nos trésors mêlés à celle de tous ces lieux qui hantent nos têtes. Adolescentes aux yeux avides, vraies boss ladies et fausses princesses, Sarah-Anaïs Desbenoit et Tohé Commaret nous offrent un jeu de pistes cryptique où chaque chose est prise dans un tourbillon de signes. À corps et à cœurs, leurs accords donnent de la sorte un autre nom aux puissances enchantées de l'altérité.

Fabien Danesi

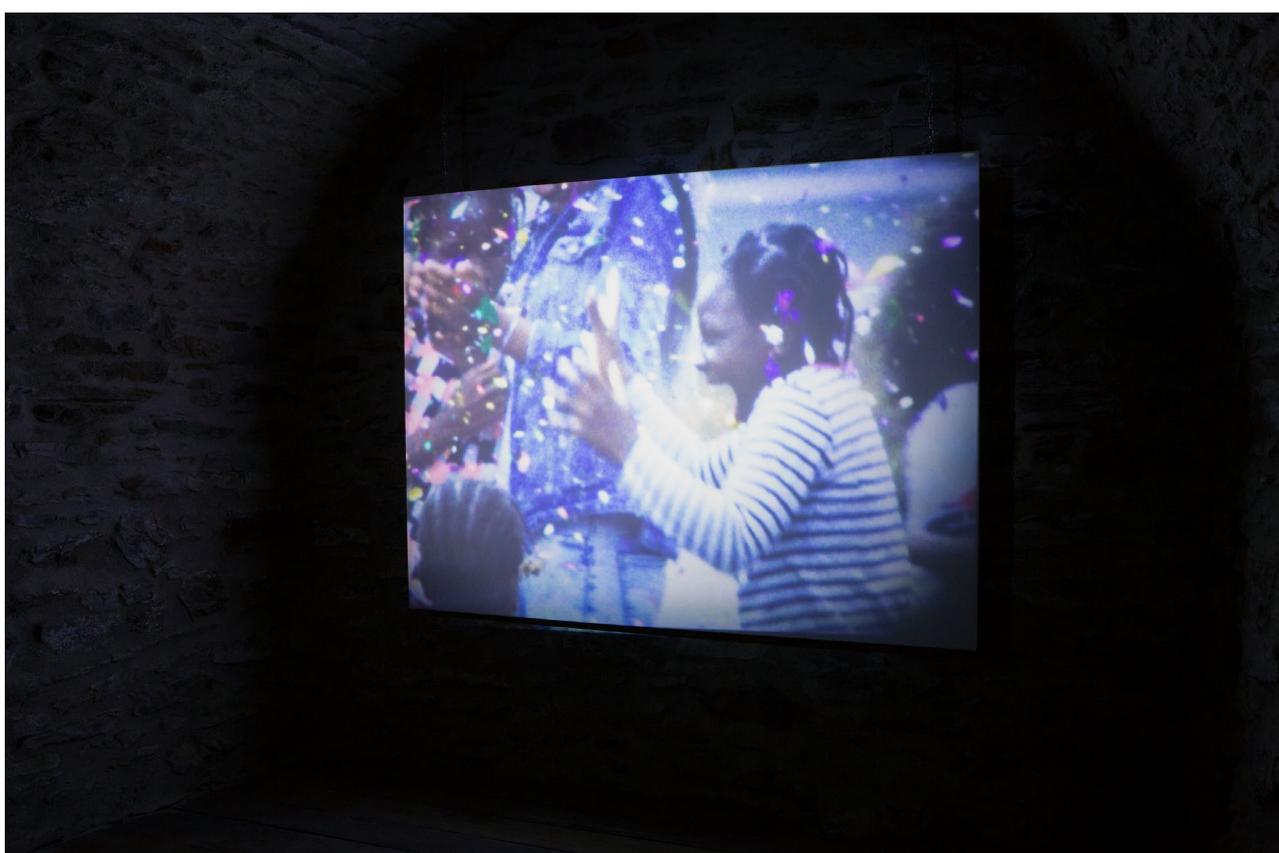
TOHÉ COMMARET

Tohé Commaret est une réalisatrice franco-chilienne née à Vitry-sur-Seine. Ancienne étudiante au Fresnoy et au Beaux-arts de Paris, elle est l'auteure de plusieurs films expérimentaux et documentaires. Son œuvre hybride, au croisement du documentaire et de l'imaginaire, Tohé Commaret explore les potentialités sensorielles du médium cinématographique, passant du téléphone portable à la pellicule, de décors naturels à des scénographies artificielles, du quotidien à l'hallucinatoire. Réalisés généralement sans script, afin de favoriser le co-autorat et l'improvisation, ses films saisissent ce que les protagonistes souhaitent dévoiler de leur intériorité, afin que la forme puisse refléter au mieux le sujet. L'artiste révèle les histoires que l'on se raconte à soi-même pour masquer une réalité douloureuse, les identités que l'on nous impose et les façons dont on s'extirpe de leurs carcans.

SARAH-ANAÏS DESBENOIT

Sarah-Anaïs Desbenoit est une artiste plasticienne et réalisatrice, diplômée de l'École Nationale Supérieure d'arts de Paris Cergy depuis 2020 et du Fresnoy, studio national des arts contemporains en 2023 – son travail porte sur les mécanismes d'apparition et de disparition des images et leurs influences sur la mémoire et la cognition. Par la réalisation de miniatures, mais également par l'usage de la vidéo, de la projection et du son, elle souhaite créer des installations et des films qui invitent à la méditation et au ralentissement. Animées par une certaine mélancolie, ses œuvres font surgir dans un même élan les structures et mécanismes invisibles qui rythment nos quotidiens, les comportements et affects que génèrent nos manières d'habiter.

VUES DE L'EXPOSITION







SARAH-ANAÏS DESBENOIT

Phalène, 2023, court-métrage, pellicule 16mm, 20min



Dans *Phalène*, le territoire et l'époque sont incertains. Tout au plus peut-on évoquer un caractère prémoderne puisque la nature semble être encore la principale interlocutrice. Les deux héroïnes s'affairent ici à des tâches quotidiennes dont la régularité décrit une existence réglée par les rites les plus anodins : dormir, manger, laver, soit des activités qui inscrivent le récit dans la sphère de la domesticité. Les actions se substituant aux mots, l'absence de dialogue a pour effet d'accroître la précision des gestes. Pareille chorégraphie ménagère est d'autant plus visible que les deux personnages sont comme le double de l'autre. Leur ressemblance physique se déploie d'ailleurs dans leur étrange mouvement en miroir. Ainsi, la vie journalière est empreinte d'un mystère que le film ne va cesser d'intensifier, à travers le soudain décalage entre ces deux corps synchronisés. Il est ainsi question de fièvre et d'eau, de grotte et de peau, de brume et de sortilège, l'ensemble de ces motifs glissant comme dans un rêve, à l'image d'une embarcation brouillant la surface d'un lac, au-devant d'un orgue de pierres, sans que les deux protagonistes n'aient à donner un seul coup de pagaie. Entre le devenir statue des deux sœurs jumelles et leur inscription dans un monde liquide, Sarah-Anaïs Desbenoit laisse poindre une dialectique quelque peu magique. La dimension fantomatique qui traverse son film est l'expression d'un dialogue entre les éléments, comme si ces derniers ne pouvaient surgir que sous la forme d'un trouble, face à l'ordonnement de ces vies trop bien réglées. Le corps et l'esprit font alors césure, le réel se fissure, et la psyché s'ouvre à une humeur vagabonde. Les plans-tableaux de Sarah-Anaïs Desbenoit sont tentés par le mythe, et, avec lui, par un récit presque premier qui chercherait à inventer des figures – finalement jamais égales à elles-mêmes.

TOHÉ COMMARET

Sur la dalle, 2019, court-métrage, 2min15s



Furtive et vibrante, la caméra s'attarde en gros plan sur un dessin d'enfants puis une porte, une lumière crue et un mur décrépi. Son agitation témoigne d'une quête incessante qui va se stabiliser dehors, *sur la dalle* comme le souligne le titre, à la vue des caméras de surveillance. Sous cet œil mécanique propre au contrôle social, ce sont les enfants qui apparaissent comme les premiers protagonistes, ces enfants qui se racontent des histoires et décident de jouer à la guerre. Sous les rires, le jeu prend alors forme à coup de pétards et de fumigènes. Le combat est une fête, le champ de bataille une pyrotechnie de confettis et de feux d'artifice. Et c'est dans ce renversement que se joue la douce poétique de ce premier geste cinématographique. Tohé Commaret filme ceux et celles qu'elle connaît dans la ferveur floue et abstraite d'une énergie ludique. Les cris, les chuchotements, les éclats, prennent de vitesse tout récit pour mieux donner à voir une puissance de vie, filmée telle une caresse en résistance à toutes les violences.

TOHÉ COMMARET

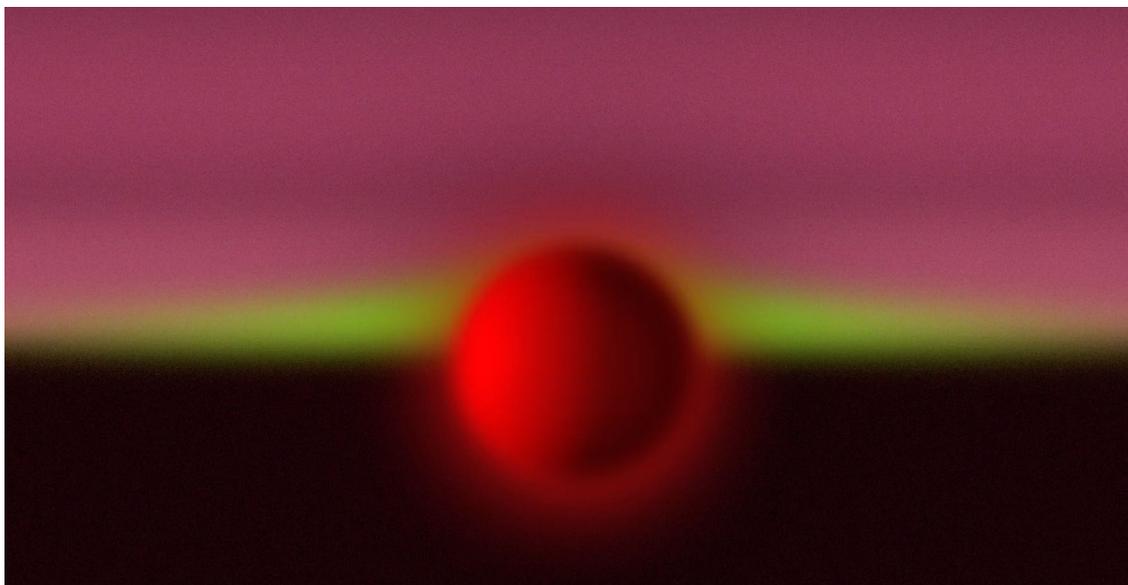
8, 2023, court-métrage, 22min



En plongeant dans ses souvenirs d'enfance et les angoisses propres à cet âge, Tohé Commaret propose un portrait collectif de Vitry-sur-Seine qui devient une ville hantée dont les personnages errent en quête de sens et d'insuccès. Travaillés par le désœuvrement, ils dérivent dans un quotidien mêlé d'étrangeté où un laser vert et des lentilles rouges ouvrent le réel sur de potentielles fictions fantastiques. Ainsi, lorsqu'une feuille rose est glissée dans la bouche d'aération d'une climatisation par une petite fille ou lorsque l'eau paraît envahir les couloirs d'une barre d'immeuble, au grand dam de l'agent d'entretien, c'est tout un monde obscur qui semble prendre vie et finit par produire une atmosphère inquiète, comme quand nous nous réveillons d'un cauchemar, encore tout poisseux des images qui sont venues nous perturber. À l'instar de *La Saveur de la pastèque* (2004) de Tsai Ming-Liang, 8 opère par contamination : l'ensemble des figures est placé sous le signe de la métamorphose et de la latence, faisant de chaque respiration un moment propice à ne rien faire, comme pris dans la torpeur de rêves dont la réalisation fatiguerait déjà avant même d'avoir été vécus. Tohé Commaret filme alors le doux ennui qui nous guette comme une sorte de contamination. Elle a le chic pour déjouer les attentes du récit et creuser de l'intérieur sa fiction pour faire entendre une petite musique charmeuse et entêtante qui invite le spectateur à ne pas avoir peur de l'effondrement. Dans sa boucle infinie, 8 pourrait avoir pour sous-titre : Entropie mon amour, donnant à voir comment dans le délitement de toute chose opère la sensation d'être pleinement en vie et d'échapper aux carcans.

SARAH-ANAÏS DESBENOIT

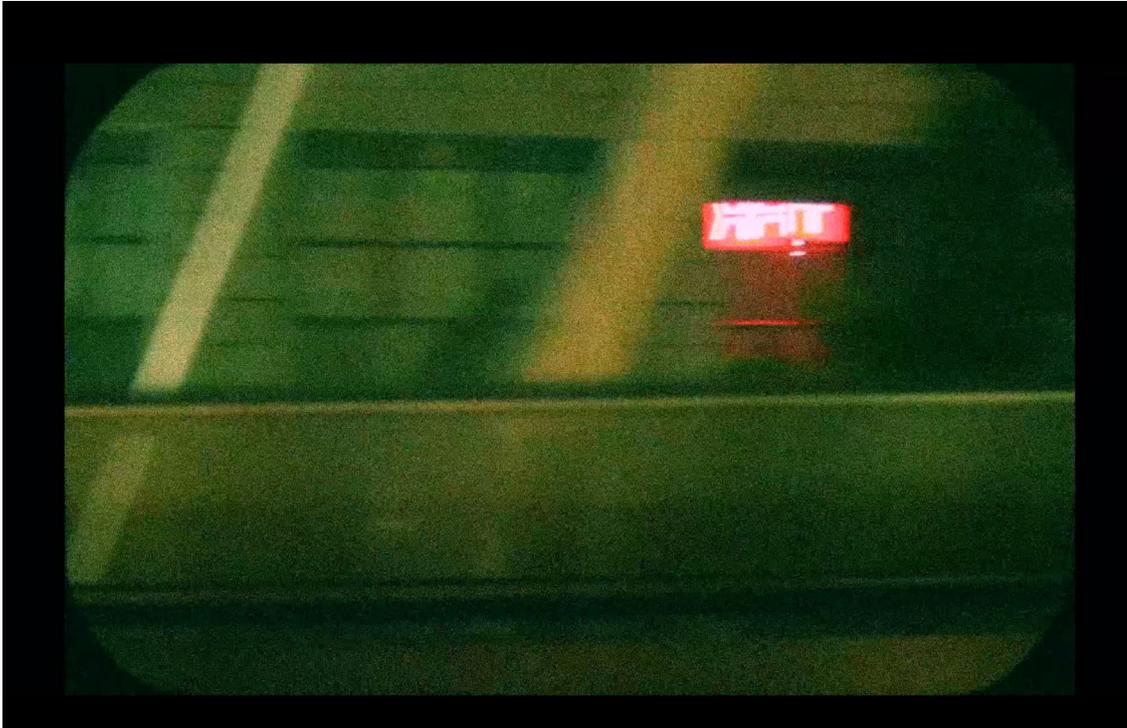
Sunset, 2023, motion design, boucle



Ayant servi d'horizon à deux installations intitulées *Night Stalker* (2023) et *Silver Lining* (2023), cette vidéo créée au moyen du logiciel After effect montre l'élévation d'une sphère rouge dans un champ chromatique - passant du violet bleu au pourpre rose. Un rayon vert apparaît avant un fondu au noir qui revient de manière cyclique à chaque effacement de cet astre qui semble pleinement artificiel. Dans cette atmosphère vaporeuse, toute ligne graphique s'émousse pour mieux donner à voir un paysage de science-fiction où la reconnaissance stricte de chaque chose laisse plutôt place au pouvoir de la suggestion. Cette évocation est d'ailleurs accentuée par les nappes sonores conçues par Octave Magescas qui place le spectateur à l'endroit exact d'une forme de méditation visuelle, absorption délicate dans un monde futur dont nous ne saurons rien. Le minimalisme esthétique pourrait rappeler l'exotisme de Dominique Gonzalez-Foerster mais il permet surtout dans le contexte de *Château en pleurs* de jouer le rôle d'une secret room où le monde extérieur devient un pur décalque d'une image mentale.

SARAH-ANAÏS DESBENOIT

Tokyo, 2021, vidéo, boucle



Filmé dans plusieurs trains de la capitale japonaise, *Tokyo* utilise la vitesse des images et leur déformation pour produire une sorte de berceuse hypnotique, prompte à endormir. En enlevant tous les paysages où se dessinait un horizon, Sarah-Anaïs Desbenoit propose un montage épileptique où le facteur d'accélération - couplé à la fluidité de l'enchaînement des plans - crée un effet de relaxation, comme dans les vidéos ASMR. Dans la lignée des classiques modernes *Berlin, symphonie d'une ville* (1927) de Walter Ruttmann et *L'Homme à la Caméra* (1929) de Dziga Vertov, l'artiste prend le pouls du centre urbain à travers un jeu de lignes abstraites où grilles et perspectives fuyantes se multiplient dans une sorte de transformation continue. De la sorte, elle obtient une expressivité à la fois dansante et structurelle que la bande-son accompagne dans un mix de bruits ambiants et de notes de synthés.

CASA CONTI - ANGE LECCIA

62 Saliceto - 20232 Oletta, Corse
casacontiangeleccia@gmail.com
www.casaconti-angeleccia.com

ENTRÉE LIBRE

En juin :

Du mardi au samedi : 10h-12h / 15h-17h

dimanche : 10h-12h / 15h-17h30

Juillet/Août :

Du mardi au samedi : 10h-12h / 15h-19h

dimanche : 10h-12h / 16h-19h

et sur rendez-vous

EXPOSITION

Exposition du 12 juin au 7 juillet 2024

VERNISSAGE

SAMEDI 1 JUIN / 16H - 20H

Pour toutes questions ou visites,
merci de nous écrire à l'adresse mail :
casacontiangeleccia@gmail.com

**CONTACT PRESSE**

casacontiangeleccia@gmail.com

À PROPOS DE LA CASA CONTI

Depuis 2014, la Casa Conti - Ange Leccia occupe cette maison qui a été acquise, réhabilitée et aménagée par la mairie d'Oletta. Comprenant trois salles à l'étage et deux caves au rez-de-chaussée, elle a été transformée en espace d'exposition par le bureau de recherches entre art et architecture L140. En raison de la pratique propre à Ange Leccia, le centre d'art est dédié aux images en mouvement, à mi-chemin entre cinéma et art contemporain.

La Casa Conti - Ange Leccia entend affirmer en Corse son statut de lieu alternatif avec une programmation originale qui se développe tout au long de l'année dans la perspective de sensibiliser le public insulaire à la création la plus actuelle. Le programme annuel comprend trois expositions et une résidence de recherche et de création à l'automne dans les régions du Nebbiu Conca-d'Oru. Ainsi, la Casa Conti a pour enjeu clair de valoriser la création insulaire et de participer à la production et à la diffusion de l'art contemporain en Corse.

Ce lieu souhaite affirmer un ancrage territorial tout en ouvrant l'horizon, à rebours des oppositions strictes entre le local et le global. Ainsi, la Casa Conti se veut un outil de production et de diffusion de la création contemporaine aussi bien à l'échelle locale qu'internationale, tout en privilégiant les liens avec la communauté insulaire.

Sous l'égide de l'artiste qui donne son nom au lieu, la Casa Conti - Ange Leccia entend participer à la promotion de l'art sous ses formes les plus expérimentales. Elle concourt de la sorte à la constitution d'un vaste écosystème culturel en Méditerranée où « le soleil est une écriture, une force » pour reprendre les mots d'Ange Leccia.

CASA CONTI
ANGE LECCIA